



N° 10. — 1<sup>re</sup> année

JUILLET 1917

20 centimes

---

---

# *les tablettes*

---

---

## **A S S E Z !**

Textes de : P.-J. Jouve, Romain Rolland, Claude Le Maguet, H. Gullbeaux,  
Andrée Jouve. — Cinq bois gravés de Frans Masereel.

**CONDITIONS D'ABONNEMENTS.** — Pour tous pays : Un an, 2 fr. — Six mois, 1 fr.

Adresser ce qui concerne : la Rédaction, à Claude LE MAGUET ; l'Administration, à Albert LEDRAPPIER  
Case postale Jonction 13718, Genève.

## Requins

Avez-vous appris la cause de la guerre actuelle ? Si oui, je vous engage à la publier, car personne ne la connaît, autant que je sache. Cette guerre n'a été causée par rien de particulier, mais par tout en général...

WILSON, Cincinnatti, 3 nov. 1916.

Je prends Dieu à témoin qu'on nous a imposé la guerre.

GUILLAUME II, 1914.

Nous avons été les victimes innocentes de l'agression la plus brutale et la plus savamment préméditée.

POINCARÉ, 1915.

La guerre fraîche et joyeuse.

KRONPRINZ, 1914.

Ce que va décider irrévocablement cette guerre sanglante... c'est tout l'avenir de la planète.

POINCARÉ, 1916.

Le peuple allemand défendra sa juste cause jusqu'au dernier homme.

GUILLAUME II, 1917.

Jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier sou.

CLÉMENCEAU, 1914.

La guerre a exigé de nous de nombreuses victimes ; elle en fera encore beaucoup. Toutefois cela ne nous arrêtera pas.

TREPOFF, ministre du Tsar, 1916.

Tout moyen de guerre qui pourrait abrégé la guerre sera le moyen le plus humain.

V. BETHMANN-HOLLWEG, 1916.

La lutte se poursuivra jusqu'au knock-out. L'armée anglaise ne possède ni pendule ni calendrier. Le temps est le facteur qui compte le moins. La lutte n'ira jamais trop loin.

LLOYD GEORGE, 1916.

Formons-nous un cœur de fer inaccessible à la douleur.

VIVIANI, 1917.

Oui, nous avons toutes les angoisses. Et après ?... (Vifs applaudissements).

VIVIANI, à la Chambre, 1917.

Je suis civil et je ne sais pas ce que c'est que la discipline ; mais je rétablirai une discipline de fer.

KERENSKI, 1917.

Jamais l'humanité ne monta plus haut.

DESCHANEL, 1914.

Je ne veux pas dire que la guerre se prolongera pendant toute l'année 1918...

LLOYD GEORGE, 1917.

Le succès dépend de quelqu'un de plus haut.

V. BETHMANN-HOLLWEG, 1917.

Il est superflu de rappeler la justice de notre cause. Il faut avoir un esprit obtus pour considérer notre invasion de la Belgique comme un tort, puisque les Anglais se préparaient depuis de nombreuses années à nous surprendre.

HEYDEBRAND, député prussien, 1917.

Le but de la guerre est la paix.

BONAR LAW, 1917.

L'essence du conflit actuel est aussi vieille que les siècles ; c'est la différence entre la justice et l'injustice.

BONAR LAW, 1917.

Il est impossible de prendre la proposition de paix des Empires Centraux au sérieux... Ce cri de paix est un cri de faiblesse et aussi un acte de ruse.

BRIAND, décembre 1916.

Tout homme qui, de gaieté de cœur et sans cause suffisante, prolongerait une lutte terrible comme celle-ci, aurait sur la conscience un crime que des océans ne sauraient laver...

Mais l'heure actuelle n'est pas l'heure de la paix.

LLOYD GEORGE, décembre 1916.

La Grande-Bretagne a quelque expérience de ce genre d'affaires.

LLOYD GEORGE, 1916.

Les buts de guerre des Alliés sont bien connus.

NOTE DES ALLIÉS, janvier 1917.

Je ne me berce pas de l'espoir que la paix règnera entre les peuples après la guerre.

G<sup>al</sup> V. STEIN, Ministre de la guerre allemand, 1917.

Il est manifeste que les changements à la carte d'Europe esquissés par les Alliés dans leur note collective, apporteront dans une large mesure un soulagement à ce fâcheux état de choses. Je n'insiste donc pas.

BALFOUR, 1917.

Non, Messieurs, la paix ne peut sortir que de la victoire.

RIBOT, 1917.

Il serait risible de faire la paix à présent.

LORD CECIL, 1917.

Il s'agit de se battre... Nos soldats doivent se battre, résister et mourir sur place.

PAINLEVÉ, ministre de la guerre français, 1917.

Comment va cette gué-guerre ?

UNE ACTRICE à un homme politique, août 1914.

La guerre est l'état normal.

Maréchal Von HINDENBURG.

Matériel humain.

ETATS-MAJORS et PRESSE.

On les aura.

Général PÉTAIN, 1916.

Dans cette guerre, ce sont les cinq premières années qui seront les plus dures.

Maréchal sir DOUGLAS HAIG, 1914.

Dieu est avec nous, il vient de nous donner une nouvelle armée de gaz.

Maréchal Von HINDENBURG, 1916.

Je vous quitte après une journée splendide...

Général NIVELLE à ses troupes, 1917.

Ils peuvent attaquer pendant trente ans.

Maréchal Von HINDENBURG, 1916.

Nous les tenons par les oreilles et nous les secouerons jusqu'à ce que leur cervelle soit en bouillie.

Général de CASTELNAU, 1916.

Personne ne regrette plus que moi la mort de non-combattants... Mais on ne voit pas toujours quand on se trouve à une grande hauteur les objets que nos bombes peuvent frapper.

Comte V. ZEPPELIN, 1915.

Il faut faire, malgré eux, le bonheur de ceux qui hésitent et qui tergiversent.

Général Von BISSING, sur les déportations belges, 1916.

Ainsi nous mettons le peuple grec en mesure de défendre son intérêt national, comme nous l'avons mis en état de manifester sa volonté politique.

JONNART, 1917.

Ce sont presque tous des hommes qui peuvent mourir sans préoccupations.

ROOSEVELT  
(parlant de ses recrues dont la situation est aisée)  
1917.

La liberté, connais pas.

HERVÉ, 1917.

Vive le tsar.

HERVÉ, 1914.

Ces morts ont connu le plein de la vie.

CLÉMENCEAU, 1916.

Il n'est de bon Boche que le Boche mort.

RUDYARD KIPLING.

Il y a deux races désormais sur la terre : la race humaine et la race boche.  
RUDYARD KIPLING, 1917.

La santé de la planète exige l'écrasement du peuple allemand.  
MAETERLINCK, 1914.

Que c'est beau ! BARRÈS, académicien.

O morts, que vous êtes vivants ! BARRÈS.

Etes-vous sûrs qu'ils soient morts, et qu'ils ne soient pas plus vivants que jamais ?  
HERVÉ, 1916.

Jamais on ne vit tant de cadavres et jamais on ne vit tant d'âmes.  
BARRÈS, 1915.

Ils n'éprouvent pas le besoin de se demander pourquoi ils se font tuer.  
BARRÈS, 1917.

Je cherche la divinité qui préside à ces grandes scènes.  
BARRÈS, 1915.

Elle arrive sur le tas, elle plonge à fond dans le tambour des poitrines, dans la peau d'âne qu'elle crève ainsi qu'une outre humaine... Honneur donc à Rosalie.  
LAVEDAN, académicien, 1914.

Nous autres Allemands, nous formons le couronnement de la culture dans l'ensemble de la création.

Prof. VON STENGEL, 1916.

La Kultur n'exclut pas la sauvagerie sanglante.

TH. MANN, 1914.

La guerre est sainte. Pasteur DRYANDER, 1914.

La guerre est le soc de charrue qui arrache l'ivraie.  
Evêque de Spire, 1915.

La guerre est un apôtre suscité par Dieu.  
Archevêque de Bordeaux, 1915.

Ils vivent leur vie française en mourant.  
Abbé SERTILLANGES, 1915.

Quel spectacle que ces entonnoirs grands comme la place Clichy, chefs-d'œuvre des tommies mineurs, d'où s'exhale une si déplaisante et bonne odeur de Boches...

BERTHOULAT, journaliste, *La Liberté*, 1917.

Tuer du Boche, battre le Boche, nettoyer la tranchée à la grenade, au couteau, au revolver, — cela vaut la peine de vivre et la peine de mourir. L'idéal national rayonne dans les âmes.  
*L'Illustration*, 1916.



L'obus



L'acier

## ASSEZ !

*Assez !*

*Le meurtre à l'infini, le meurtre dans les trous, sous les cieux  
bas,*

*Le meurtre des troupeaux de millions d'hommes,  
Si hideux qu'aucune voix d'homme ne l'a dit,  
Tellement démesuré qu'il fait éclater la pensée d'homme...*

*— Si tu y as été,  
Que l'abîme des jours, des nuits, des sangs et des boues  
Remonte*

*Et te reprenne, ainsi qu'une folie d'une autre terre,  
Souviens-toi.*

*Et toi là-bas, soldat, frère vendu par tous tes frères, paralysé  
Là, dans la terre,  
Ame en prison, — crie avec nous !*

*Nous parlons clair. Nous n'avons pas peur de la révolte.  
Grand malheureux,  
Ta voix éraillée de douleur, qui va s'éteindre dans une heure,  
Ta voix de boue, — qu'elle hurle !*

*Trois ans !  
A chaque instant infini des temps, depuis trois ans,  
En chacun des instants où le monde a ri et joué, depuis trois  
ans,*

*Sur des milliers de lieues de terre  
Les corps ont jailli en gerbes,  
Les tentacules de douleur ont happé,  
Et la bête s'est habituée à l'horreur.*

*Crie. Dis ce qui est — toi, là-bas,  
Chair de supplice !*

*Assez ! Assez !*

*Assez de la mathématique à déchiqeter, pourrir et saigner,  
Barrant la chair du monde !*

*Assez du servage bestial, vingt millions d'enchaînés  
Dans des trous de pourriture.*

*Assez de la violation triomphante  
Léchée par toutes les putains du Dieu et de la Science.*

*Assez de ces cyniques négriers,  
Assez de la petite humanité qui tue la grande,  
Assez de l'exploitation du sang.*

*Assez ! Pitié ! Assez !*

*J'ai les yeux ouverts, et je crie :  
Assez de ces mares de sang frais,  
Assez de ces torrents de morts,  
Puants, obscènes, vermineux,  
Leurs têtes comme des oiseaux  
Sur les broussailles de fer ;  
Leurs corps labourés d'étoiles d'acier ;  
Sciés, éparpillés, en débris rouges ;  
Leurs gueules séchées aux reflets de feu,  
Leurs yeux mangés, leurs cœurs ouverts,  
Leurs âmes dévorées de larves d'enfer,  
Leurs spectres fusillés et bombardés encore,  
Pourrissant dans le grand jour.*

*Assez de l'immobilité pouilleuse,  
Assez de l'avachissement dans la boue,  
Assez du blasphème de l'âme ;  
Assez de la souffrance avide  
Qui tord comme une flamme  
L'homme seul entre les hommes durs ;  
Assez de l'agonie ronflante au fond des trous ;  
Assez de l'obus qui tranche la tête,  
Et du gaz qui sèche le poumon,  
Et de la sape où rôdent les morts lourds ;  
Assez des blessés foulés par les bottes,*

Assez des troncs gémissants qui se vident ;  
Assez du vaste essoufflement de la mort qui plane ;  
Assez du martyr qui songe : pourquoi tuer ?  
Assez de l'enfant qui sait : je mourrai,  
Assez de l'homme qui voit : je suis assassiné.

Assez du crime, assez du profit !  
Assez des gouvernants qui font avec vos corps  
Ces horizons de morts, ces rigoles de sang :  
« Ils mourront. Jusqu'au bout. Pour la liberté. »  
Assez de la patrie des argentiers.  
Assez de la loi de meurtre,  
Assez du gain de meurtre !

Dites, — pas un peuple libre et pas une âme libre  
Écoutant la voix virulente des héros,  
Des héros révoltés qu'ils ont cloués sur les poteaux avec des  
balles,  
Pas une race libre, aimante, et solide  
Qui se lève et proclame son dieu :  
Nous ne voulons plus ?

Lâcheté de tous les hommes !

Dites, — hommes de tous pays, hommes et femmes, filles et  
gosses !  
Chair de vie, chair d'espoir, chair de peine, — matière du  
monde !

Voyez-vous l'abîme du meurtre ? Et l'infamie des meurtriers ?  
Et les meurtriers à la tête de tous les peuples ?  
Souffrez-vous ?  
Je t'appelle, homme libre ! es-tu encor vivant ?  
Vas-tu te lever, homme de raison, vas-tu paraître partout à  
la fois ?  
L'autre loi — large comme la terre d'amour,  
Va-t-elle renaître  
Dans l'âme de ton âme ?  
— Ecoute.  
Connais-toi enfin — toi-même.  
Libère-toi enfin — toi-même.  
Ecoute en toi l'homme infiniment frère de tous les hommes.  
DE TOUS LES HOMMES.  
Entends-tu, entends-tu, — dément,  
Entends-tu la vérité simple et le cœur éternel et clair ?  
Et maintenant, feras-tu leur guerre ?

Assez ! Pitié ! Assez !  
Le martyre de la vie et de la terre, la lassitude et le besoin  
d'union des peuples  
Parlent en moi, — écoutez !  
Je demande, au nom de tous, la paix et la liberté.  
La paix et la liberté pour tous ces esclaves à l'encan.  
La paix et la liberté entre toutes ces âmes trompées.  
La paix entre tout ce qui vit et aime sur ce divin monde.

Juillet 1917.

P. J. Jouve.



La mécanique



Le feu

## Ara pacis.

*De profundis clamans*, de l'abîme des haines, — j'élèverai vers toi, Paix divine, mon chant.

Les clameurs des armées ne l'étoufferont point. — En vain, je vois monter la mer ensanglantée, — qui porte le beau corps d'Europe mutilée, — et j'entends le vent fou qui soulève les âmes ;

Quand je resterais seul, je te serai fidèle. — Je ne prendrai point place à la communion sacrilège du sang. — Je ne mangerai point ma part du Fils de l'Homme.

Je suis frère de tous, et je vous aime tous, — hommes, vivants d'une heure, qui vous volez cette heure.

Que de mon cœur surgisse sur la colline sainte, — au-dessus des lauriers de la gloire et des chênes, — l'olivier au soleil, où chantent les cigales !

\* \* \*

Paix auguste, qui tiens, — sous ton sceptre souverain, — les agitations du monde, — et des flots qui se heurtent, — fais le rythme des mers ;

Cathédrale qui repose — sur le juste équilibre des forces ennemies ; — Rosace éblouissante, où le sang du soleil — jaillit en gerbes diaprées, — que l'œil harmonieux de l'artiste a liées ;

Telle qu'un grand oiseau qui plane au centre du ciel — et couve sous ses ailes — la plaine, — ton vol embrasse, — par delà ce qui est, ce qui fut et sera.

Tu es sœur de la joie et sœur de la douleur, — sœur cadette et plus sage ; — tu les tiens par la main. — Ainsi, de deux rivières que lie un clair canal, où le ciel se reflète, — entre la double haie de ses blancs peupliers.

Tu es la divine messagère, — qui va et vient, comme

l'aronde, — d'une rive à l'autre, les unissant, — 'aux uns disant : — « Ne pleurez plus, la joie revient » ; aux autres : — « Ne soyez pas trop vains, — le bonheur s'en va comme il vient. »

Tes beaux bras maternels étreignent tendrement — tes enfants ennemis, — et tu souris, les regardant — mordre ton sein gonflé de lait.

Tu joins les mains, les cœurs, — qui se fuient en se cherchant, — et tu mets sous le joug les taureaux indociles, — afin qu'au lieu d'user en combats — la fureur — qui fait fumer leurs flancs, — tu l'emploies à tracer dans le ventre des champs — le long sillon profond où coule la semence.

Tu es la compagne fidèle, — qui accueille au retour les lutteurs fatigués. — Vainqueurs, vaincus, ils sont égaux dans ton amour. — Car le prix du combat n'est pas un lambeau de terre, — qu'un jour la graisse du vainqueur — nourrira, mélangée à celle de l'adversaire. — Il est de s'être fait l'instrument du destin, — et de n'avoir pas fléchi sous sa main.

O ma paix qui souris, tes doux yeux pleins de larmes, — arc-en-ciel de l'été, soirée ensoleillée, — qui, de tes doigts dorés, caresses les champs mouillés, — panses les fruits tombés, — et guéris les blessures — des arbres que le vent et la grêle ont meurtris ;

Répands sur nous ton baume et berce nos douleurs ! — Elles passeront, et nous. — Toi seule es éternelle.

Frères, unissons-nous, et vous aussi, mes forces, — qui vous entrechoquez dans mon cœur déchiré ! — Entrelacez vos doigts, et marchez en dansant !

Nous allons sans fièvre et sans hâte, — car nous ne sommes point à la chasse du temps. — Le temps, nous l'avons pris. — Des brins d'osier des siècles, ma Paix tresse son nid.

\* \* \*

Ainsi que le grillon qui chante dans les champs. — L'orage vient, la pluie tombe à torrents, elle noie — les sillons et le chant. — Mais à peine passée la tourmente, — le petit musicien entêté recommence.

Ainsi, quand on entend, à l'Orient fumant, — sur la terre écrasée, à peine s'éloigner — le galop furieux des Quatre Cavaliers, — je relève la tête et je reprends mon chant — chétif et obstiné.

(Ecrit du 15 au 25 août 1914).

ROMAIN ROLLAND.

Publié pour la première fois dans le « Journal de Genève » et la « Neue Zürcher Zeitung », 24-25 décembre 1915.

## Sur qui compter ?

La longue traînée de sang laissée par les jours depuis août 1914 !...

Et voici qu'arrivés à un détour du chemin de douleur, nous le voyons s'inscrire devant nous, dans la plaine, jusqu'à perte de vue... Notre angoisse n'y peut rien. C'est la sentence des événements dont même ne sont plus maîtres les hommes sans conscience — puissants de partout — qui les ont suscités. Leur belle envergure n'est plus d'aucun secours à ces gredins dans la tempête qu'ils ont déchaînée.

Et il faut continuer ! Il faut continuer jusqu'à je ne sais quelle hypothétique et peu noble victoire. Il faut continuer parce qu'il n'est pas comme le sacrifice des uns pour augmenter le profit des autres. Il faut continuer parce qu'il existe un cannibalisme à système qui ne sera pas rassasié avant d'avoir obtenu sa paix, — une gente paix, avenante, accorte, souriant à tous, assurée de partout plaire et de toujours être respectée...

Il faut continuer !... Mais à l'allure où est lancée l'infamie machine, il n'est plus possible à personne de l'arrêter à son gré. C'est, convertie à la taille gigantesque de l'actuelle tragédie, la légende de « L'Apprenti Sorcier » de Goethe, que me rappelle un ami.

Qui peut assurer que les grands ne seront pas épouvantés, un jour, devant les effets de la spiritueuse rhétorique dont ils ont grisé leurs peuples ?...

En attendant, trois ans de malfaisance ont invété le goût du crime chez ceux qui le commandent. On le veut toujours plus corsé. Nulle machine n'a gueule assez mauvaise, n'est assez écrabouilleuse d'hommes, n'est assez moderne. Et après la famine, spectre britannique aux longues dents — ironie bien anglaise, — quand donc viendra celui de la honte ?...

\* \* \*

Deux fois, au cours de l'interminable carnage, une lueur nous est apparue. Deux fois nous avons follement espéré la rémission pour les sacrifiés : pauvre « matériel humain » qu'à chaque fois vingt-quatre heures le monde perd ; jeunesse « amochée » pour la vie ; petits enfants d'Allemagne mourant de faim en si grand nombre qu'on les conduit secrètement au cimetière, la nuit ; blessés qu'on n'a pu évacuer et qui appellent du secours : « brancardiers ! brancardiers ! » ; blessés encore — sur le front oriental — de qui les corbeaux s'offrent les yeux ou que les loups dévorent ; soldats — dont certains presque des enfants — épargnés par les offensives « imprudentes », mais que le peloton d'exécution ne rate pas, malgré leur croix de guerre ; et tant d'autres martyrs, et tous les affligés...

Pour tous ceux-là, vainement, nous avons espéré la rémission.

C'est lorsque M. Wilson sembla vouloir mettre un terme à la tuerie. Il le pouvait. Que devenait la guerre s'il avait cessé de la ravitailler en munitions, s'il n'avait plus fourni « à manger » aux gloutons engins de mort ?... Mais nous avons été trompés. On dirait aujourd'hui que l'Américain regardait d'un œil jaloux ses pareils, les grands d'Europe, attablés au festin. Il est venu prendre place parmi eux...

Puis l'annonce de la révolution russe. Cette fois encore, nous avons été trompés, oh ! si cruellement trompés !... Il paraît bien

maintenant que Kerenski, séide de certains diplomates, a réussi à juguler la jeune et généreuse liberté russe. Le social-patriotisme, lierre grimpant du socialisme et ne s'y attachant que pour lui nuire, triomphe en Russie. On fusille dans la rue, on arrête, on calomnie ceux qui veulent sauver l'esprit de la révolution. La révolution ! comme elle était belle au temps du tsar !...

Et à présent, sur qui compter ?... Sur les frères de l'arrière ? Mais ils vivent de la guerre, les frères, les faux frères !... Et ils ne lui marchandent pas leur complicité, ils n'en marchandent que le prix... Sur les neutres ? Les neutres — à part de si rares et de si louables exceptions, — ils sont rangés d'un côté ou de l'autre du crime, et rien n'est commode pour leurs journalistes comme les forfaits d'un belligérant pour justifier ceux de l'autre.

Sur qui compter jusqu'à ce que les hommes entendent les cloches marteler le reproche et sonner la rédemption ?... Sur qui compter jusqu'à ce que la brute se rachète ?

CLAUDE LE MAGUET.



L'amour

## Assez !

*Du sang, de la volupté et de la mort*, écrivit jadis M. Maurice Barrès, grand prêtre du culte du moi, professeur d'arrivisme, président de la *Ligue des Patriotes* et salutateur quotidien des poilus qui, chaque jour, se font casser la figure pour que M. Barrès et ses pareils — dans tous les pays — jouissent tranquillement des avantages de la fortune et de leurs appointements princiers — pour que les produits allemands ne puissent plus concurrencer les produits anglais — pour assurer à la « libre » Angleterre la suprématie des mers ; bref, pour établir le triomphe de l'impérialisme et du capitalisme de l'un ou l'autre des deux groupements de belligérants.

*Du sang, de la volupté et de la mort*. Ils s'en saoulaient chaque jour, les polygraphes poisseux, les romanciers tire-ligine et flasques, les histrions de kursaal, les journalistes sans conscience et glutineux, les puissants — hommes d'Etat, généraux, diplomates, — tous paisiblement installés à l'arrière, — protégés par la chair du peuple, par une implacable censure tzariste, par l'or véral des capitalistes, par les nombreux et pustuleux diffamateurs tapis dans les feuilles répandues, consommées, hélas ! autant que l'alcool.

Pour libérer les peuples opprimés, pour établir la « société des nations », pour écraser le militarisme et détruire le prussianisme, pour reprendre ce dont les pirates et les apaches d'outre-Rhin se sont emparés naguère ? Voilà pourquoi vous voulez la guerre à outrance ! Et les maris, les amants, les fils

de ces femmes éplorées, votre « victoire », les leur rendra-t-elle ? Comment récupérez-vous le sang, la tendresse, le courage, la culture follement gaspillés ? Vous pleurez sur le sort d'une cathédrale et vous l'exploitez en films, en feuilletons, en poèmes, en discours, en propagande ! Mais ces millions d'hommes tués, blessés, mutilés, défigurés, souffreteux, grabataires, qu'en ferez-vous, vilains ? Les ressuscitez-vous ? Leur apporterez-vous, comme Christ à Lazare, la vie et l'amour ?

Trois ans — trois ans !

Trompés, corrompus, menacés, trahis, les peuples ont accepté l'immense et odieux massacre, la douleur quotidienne, le souci, la détresse, la honte.

Assez ! Assez !

Assez de sang, assez de dévouement — assez de lâcheté, assez de mensonges, assez d'horreurs. Il faut en finir avec ce fléau tentaculaire, exterminateur des peuples.

Soldats de tous les pays, fraternisez ! Comprenez que vous êtes tous du même pays, de la même race, de la même patrie : l'Internationale. N'obéissez plus à ceux qui vous commandent au nom de soi-disant principes ou sur l'ordre de personnages — couronnés ou non couronnés. N'accordez pas plus votre confiance aux Parlements qu'aux ministres qui prétendent régir la destinée du « pays » et la vôtre. Soldats, comprenez enfin que vous êtes les esclaves du même régime, les parties d'un mécanisme unique, que vous êtes enchaînés à une identique servitude. Rejetez le collier qui vous enserre et que vous portez tous — qu'il soit en cuir grossier ou en cuir élégant et souple. Brisez vos chaînes, libérez-vous les uns les autres. Répondez au peuple russe auquel l'impérialisme franco-britannique, grâce à la complicité de certains socialistes, veut enlever les libertés durement acquises et imposer un nouveau tsarisme. Sauvez la Révolution russe — et, par là, la Révolution universelle qui doit se faire et qui se fera.

Et nous, nous qui sommes en dehors du champ d'horreurs, avons-nous été assez francs, assez déterminés, assez courageux ? N'avons-nous pas agi lâchement ? N'avons-nous pas accordé trop d'instant à notre vie et n'avons-nous pas songé trop peu à la solidarité qui nous lie et qui nous unit.

Assez ! levons-nous, sauvons nos frères qui meurent — aidons nos frères qui souffrent. Mettons à bas l'odieux régime de sang, de volupté, de mort. Démolissons la citadelle formidable et tenace du capitalisme qui mitraille tous les peuples de l'univers.

HENRI GUILBEAUX.

Un soldat français, dans une tranchée à vingt mètres des ennemis, voit un soldat allemand qui, assez confiant, sort la tête, puis le buste. La conversation s'engage en français :

*Le soldat allemand.* — Pourquoi veux-tu me tuer ?

*Le soldat français.* — Eh bien, et toi ? pourquoi veux-tu aussi me tuer ?

Rapporté par G. DUPIN, *La Guerre Infernale.*

## Si toutes les femmes voulaient...

Si toutes les femmes voulaient, simplement parce qu'elles sont femmes...

Si toutes les femmes se donnaient la main... (Que leur importe ce que les hommes, en dehors d'elles, ont bâti pour diviser et détruire : gouvernements, frontières, — elles savent bien que d'un bout de la terre à l'autre s'entendent les mêmes baisers d'amour, les mêmes cris au jour de l'enfantement, les mêmes rires autour des berceaux, et que partout s'essuient

les mêmes sueurs d'agonie ; elles savent bien que deux femmes ou dix femmes qui ont vécu n'importe où se comprennent sans parler, elles savent bien qu'elles sont là pour unir et créer.)

Si toutes les femmes se donnaient la main, si elles voulaient faire la grève du travail, — à la maison comme à l'usine, — la grève de l'amour, la grève de la maternité...

Pour que l'œuvre de leur vie ne soit pas follement détruite ;

Pour que ces petits, qu'elles ont portés avec douleur et qui se sont arrachés d'elles avec plus de douleur encore, pour que ces petits, leurs petits (qui oserait dire qu'ils ne sont pas à elles ?) qu'elles ont protégés, avec quelles angoisses, contre les dangers innombrables qui menaçaient leurs corps et leurs âmes, ne soient plus jetés, sans que leurs mères aient été consultées, dans des tortures pires que la mort, et dans une mort plus atroce que toutes les morts dont les avaient écartés la sollicitude et le sacrifice...

Pour que l'œuvre de leur vie ne soit pas follement détruite ;

Pour que les hommes qu'elles ont élus avec leur cœur et avec leur chair, qu'elles ont douloureusement conquis et patiemment appris, qu'elles ont entourés de leurs soins et de leur tendresse, — ou que, jeunes filles, elles ont embelli de leurs rêves, — pour que ces hommes, leurs hommes, ne leur soient, eux aussi, enlevés, — amour affaibli, santé détruite, et enfin la vie arrachée, avec le solide appui perdu, et tout ce qui ne fut jamais exprimé, les promesses sereines du vieil âge...

Y a-t-il une femme au monde qui refuserait de donner sa main *pour cela* ?

Pour que les frères avec qui l'on a joué toutes petites, l'homme qu'on aime, les amis à qui l'on tend la main, les fils qui avaient autrefois des mains potelées, ne se souillent plus du sang des autres hommes, du sang des hommes et des fils de nos sœurs ;

Pour que les cœurs ne deviennent pas plus durs que jamais, les esprits plus obscurs, l'espoir plus précaire dans le progrès du monde ;

Pour que les jeunes filles dont on entoure si jalousement la fraîche jeunesse (c'est leur bon temps !) ne courbent pas leurs pauvres épaules menues sous les fardeaux trop lourds et les louches besognes meurtrières, pour que leurs regards purs ne soient pas souillés non plus... (On aime tant en elles les claires années vierges qui sont du passé) ;

Pour que les vieilles gens, qui pourraient être nos pères et nos mères vénérés, ne soient pas transportés et parqués comme du bétail, numéros au cou, presque déments, dans les trains interminables, loin du fauteuil de l'âtre, loin du cimetière fleuri où ils souhaitaient reposer ;

Pour que les petits enfants allemands ne meurent pas, si nombreux qu'on les enterre vite la nuit ; pour que les petits Belges, les petits Français, les petits Polonais, les petits Serbes ne connaissent pas les affres de la faim et le désespoir d'être brutalement séparés de leurs parents, pour que les petits Arméniens, comme des bêtes dans les déserts, n'aillent pas broutant et refusant le pain qu'ils ne connaissent plus, avec des cris inarticulés...

Y a-t-il une femme au monde qui souhaite que ces misères inouïes, et toutes les autres, durent un jour de plus, y a-t-il une femme au monde dont le cœur n'est pas bouleversé de pitié et d'indignation ?

Si toutes les femmes se donnaient la main...

ANDRÉE JOUVE.

Des camarades français prisonniers en Allemagne demandent des livres et des journaux. Les personnes qui pourraient leur en expédier sont priées de les adresser à Alex. Lebourg, Baraque 5, Altengrabow, ou à l'administration des *tablettes* qui se chargera de l'expédition.



Dimanche 12 août, à 4 heures

---

---

# VISITE DES *tablettes*

CHEZ PAUL BIRUKOFF

————— A ONEX —————

=====

M<sup>me</sup> de FERRAN, cantatrice, se fera entendre,

P.-J. JOUVE lira des poèmes, et

PAUL BIRUKOFF nous entretiendra des  
Doukhobortsi (projections lumineuses).

Visite au musée Tolstoy.

CORDIALE INVITATION A TOUS

=====

Tramways N° 15 au quai de la poste, à 2 h. 40 et 3 h. 20.

Un camarade se tiendra à l'arrivée à Onex pour indiquer le chemin.

Un groupe partira à pied de la Jonction à 2 h. et demie.